

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 AVRIL 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Le Vendredi-Saint, par Louis Fréchette.—Les bois-francs, par Je me souviens.—Petite poste en famille.—Ecole littéraire.—Poésie : Les voix célestes, par J.-N. Legault.—La mort de Jésus, par Monsabre.—Le retour du calvaire, par Paul Herda de Croix.—Le devoir social, par Abbé J. Chatelain.—Poésie : La grande semaine, par Raul Narsy.—Poésie : La trinité, par Albert Ferland.—La grande semaine, par F. Picard.—C'était Pâques, par Lierre des Bois.—La traduction.—Légende hongroise, par E. Horn.—Bibliographie.—Description des gravures de mode.—Le repentir.—Primes du mois de mars.—Gravure-devinette.—Rebus.—Jeux et amusements.—Théâtres.—Feuilleton.—Choses et autres.—Le sport.—Le jeu de dames.

GRAVURES.—La Grande Semaine : Sainte Véronique essuyant la face du Sauveur.—La Sainte Nappe sur laquelle Notre Seigneur a institué la Sainte Eucharistie le Jeudi-Saint.—La Grotte de l'agonie au Jardin des Oliviers.—La Grande Semaine : Le Christ au linceul.—Les saintes femmes au tombeau.—La Résurrection.—Gravure de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CONTES ET NOUVELLES

Nous commencerons, la semaine prochaine, une nouvelle dont tous les détails sont rigoureusement historiques. L'action se passe en Acadie, pays fertile en traits d'héroïsme de la part de nos pères, en faits d'atroce barbarie de la part d'un dominateur maudit, aujourd'hui encore, partout où s'appesantit sa lourde main, partout où il porte son égoïsme. Tous nos lecteurs voudront donc lire

La Nuée du Diable

que de superbes gravures de l'époque rehausseront. Cette histoire terrifiante sera suivie d'autres, tant de l'Acadie que de notre province. L'auteur, M. Firmin Picard, est connu déjà de nos abonnés.

En même temps, paraîtra une de ces gracieuses pages sorties de la plume magique de notre grand littérateur canadien-français, M. Louis Fréchette. Tout d'actualité, ce conte a pour titre :

Les Cloches de Pâques

et sera suivi aussi de plusieurs autres de la même plume. LE MONDE ILLUSTRÉ a reçu le titre de Journal des Familles : il tient à honneur de le mériter de plus en plus.

Un numéro-spécimen sera envoyé sur demande. Bureau : 42, Place Jacques-Cartier, Montréal. Abonnement : Un an, \$3.00 ; six mois, \$1.50 ; quatre mois, \$1.00. En vente chez les marchands de journaux.

LE VENDREDI-SAINT

Le Vendredi-Saint est une date à la fois lugubre et consolante.

Date unique dans l'histoire universelle tout entière. Pourquoi ? Réfléchissons un instant.

Ce jour-là, dans un petit pays d'Orient, un jeune homme, un enfant du peuple, le fils d'un charpentier, fut exécuté entre deux voleurs, pour avoir blasphémé et prêché des doctrines subversives.

Et voici bientôt dix-neuf cents ans que l'humanité civilisée s'incline, pleure et prie sur le tombeau vide de l'humble supplicié.

Voici bientôt dix-neuf cents ans que le souvenir de ce supplicié plane sur le monde, et que son exemple inspire les dévouements les plus sublimes comme les plus modestes héroïsmes, les actes d'abnégation les plus cachés, comme les sacrifices les plus éclatants.

Vous êtes-vous jamais demandé, lecteurs, ce que serait aujourd'hui le genre humain, sans le Vendredi-Saint, — même si l'on se place au point de vue des incroyables qui nient la divinité du Christ ?

Vous êtes-vous jamais demandé, lecteurs, ce que serait devenu, durant ces deux mille ans écoulés, notre pauvre monde, rongé d'un côté par la gangrène d'une société tombant de décadence en pourriture, et submergé de l'autre par le flot envahissant d'une barbarie effrénée, sans l'avènement de cette morale chrétienne qui, prêchée d'abord dans les catacombes, devint bientôt le flambeau dirigeant de la civilisation nouvelle ?

Morale pressentie par les prophètes et les philosophes anciens, mais définitivement proclamée dans le dernier soupir qu'exhala le crucifié du Golgotha.

Code si simple et si grand !

Si grand qu'il embrasse tout ce que les plus illustres législateurs ont pu émettre et formuler d'incontestables doctrines.

Si simple qu'on le retrouve en entier au fond de toute conscience.

Nul ne saurait le nier : même au point de vue purement social et politique, et en faisant abstraction de toute idée religieuse, le Vendredi-Saint a pesé d'un poids décisif dans la balance des destinées terrestres. Ses conséquences ont été incalculables.

C'est de lui qu'est venue la grande régénération nécessaire.

Il en résulte ceci, qu'aux yeux même du libre-penseur qui considère Jésus comme un simple philosophe, le grand Martyr du Calvaire ne peut encore être que le Sauveur du monde.

Et le Vendredi-Saint une Rédemption !

Mais pourquoi cette rédemption ?

Pourquoi cette satisfaction, ce prix, ce paiement exigé par la divinité toute puissante et infiniment miséricordieuse, de notre humanité si petite, si infime, si impuissante et si pauvre ?

Ce progrès, ou plutôt cet enrayement du monde sur la pente fatale ne pouvait-il s'effectuer sans ce sacrifice inouï, sans cette immolation volontaire ou arbitraire d'un juste ?

Et pour nous — les croyants — n'est-ce pas un formidable mystère que l'Etre suprême exigeant son propre martyre comme rançon de l'humanité, et que cette humanité achetant son salut par le crime le plus horrible que l'imagination puisse rêver, par un sacrilège à donner l'épouvante — le meurtre d'un Dieu fait homme par amour pour elle ?

Oui, sans doute, pour les uns et pour les autres le mystère est troublant.

Mais quand on songe que la loi du martyre est la loi la plus absolument universelle dont on ait encore constaté l'existence, le grand mystère, tout en restant enveloppé dans ses ténèbres sacrées, ne répugne plus autant à notre conception.

Nous en sentons — vaguement si vous voulez — nous en sentons, au fond de nous-mêmes, je ne sais quelle raison d'être inflexible.

Regardons autour de nous :

Tout se fait, tout ce meut, tout existe par cette loi de la souffrance, par le martyre proportionnel de quelqu'un ou de quelque chose.

Rien n'échappe à cette implacable loi, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

Faites un pas :

Vous avez usé vos muscles, fatigué vos tendons, heurté ce caillou, écrasé quelque pauvre insecte, renversé quelque palais bâti par des millions de microcosmes.

Et cette semelle que vous avez plus ou moins éraillée, n'est-elle pas la peau de quelque bête immolée ?

La souffrance est nécessaire par la nature même des choses.

Elle est le corollaire de tout accomplissement, de tout progrès, de tout bien.

Je vous défie de rien imaginer qui puisse se faire en dehors de cet ordre absolu.

Pour vivre, il faut tuer, gémir, peiner, ou qu'un autre tue, gémisses ou peine pour vous.

Votre pain, c'est du froment qu'on pulvérise.

Et ce froment, d'où vient-il ?

D'un grain de blé en dissolution.

La plume qui en ce moment fatigue mon doigt s'oxide imperceptiblement sous l'action de l'encre dont les gouttes se dessèchent peu à peu sur une feuille de papier destinée à moisir dans quelque coin ; et demain, la presse de l'imprimeur s'abattra lourdement sur le plomb des caractères chargés de transmettre ma pensée, péniblement enfantée, à quelqu'un qui peut-être aura dû faire fondre des métaux et polir du cristal pour me lire.

Et ainsi de suite.

C'est un enchaînement fatal.

Dans un ordre de choses plus relevé, voyez les grands génies qui ont amélioré le sort ou élargi les horizons de l'humanité.

Les moins qu'ils aient souffert, c'est d'avoir usé les lobes de leur cerveau dans les veilles, s'ils n'ont pas été persécutés, raillés ou proscrits par leurs contemporains.

Et — chose qui plonge dans la stupeur — la leur même qui éclairait ces veilles était le plus souvent produite par les entrailles, déjà soumises au feu, d'un animal qui avait hurlé sous le couteau du boucher.

Le martyre ! le martyre, partout, toujours, nécessaire, inéluctable !

C'est la condition de l'équilibre universel.

Il se confond avec l'évolution, — l'évolution, c'est à dire le progrès.

Héraclite n'avait peut-être pas si grand tort, quand il faisait rapporter tout à cette loi suprême :

Le mouvement.

Peut-être le philosophe d'Ephèse avait-il entrevu un lambeau de ce qu'Aristote, Descartes et Leibnitz n'ont fait que soupçonner.

En effet, plus on creuse ces questions, et plus on se convainc d'une chose qui, à mon avis, fait éclater le plus souverainement la suprême intelligence qui préside à l'harmonie de l'univers, c'est que tout se régit, dans l'ordre de la matière comme en métaphysique, par une loi unique, éternelle et suprême, dont toutes les autres lois ne sont que la manifestation plus ou moins médiante.

Qu'on appelle cette loi équilibre, mouvement, compensation, évolution — moi, je l'appelle le *martyre*.

Le martyre, en rapport avec le résultat produit.

Si le résultat est divin, il faut un martyre divin.

Pour qu'il y ait rédemption, il faut un prix équivalent à la dette.

Or, pour notre rachat — notre régénération, si vous aimez mieux — la dette était infinie, il fallait un prix infini.

Je ne fais pas ici allusion à l'histoire enfantine de la pomme et du serpent, — l'écriture est remplie de ces détails symboliques ; — je parle de la lutte sans trêve du mal contre le bien ; je parle du spectre de l'Orgueil éternellement dressé dans l'abîme pour jeter à la face de l'Eternel son éternel *non serviam*.

L'homme avait élevé sa révolte — ou devait élever sa révolte, l'éternité n'a ni passé ni futur — jusqu'à la majesté impassible de Dieu.

Dieu s'est soumis lui-même à sa propre loi : il a abaissé son amour jusqu'aux abjections les plus douloureuses de la misère humaine.